

La PNM aborde de manière critique les problèmes politiques et culturels, nationaux et internationaux. Elle se refuse à toute diabolisation et combat résolument toutes les manifestations d'antisémitisme et de racisme, ouvertes ou sournoises. La PNM se prononce pour une paix juste au Proche-Orient, basée sur le droit de l'État d'Israël à la sécurité et celui du peuple palestinien à un État.

ISSN: 0757-2395

MENSUEL ÉDITÉ PAR L'U.J.R.E.

PNM n° 381 - Décembre 2020 - 39^e année

Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide

Le N° 6,00 €

TRUMP BATTU, LE « TRUMPISME » N'EST PAS MORT

par **CHRISTOPHE DEROUBAIX**

Les multiples déboires face aux tribunaux, plus que le verdict clair et net des urnes, l'ont finalement ramené à une forme de raison. Deux semaines après le vote, Donald Trump a enfin autorisé, le 23 novembre, l'agence gouvernementale chargée de la transition à prendre contact avec l'équipe de Joe Biden et à partager tous les éléments et documents, souvent secrets et confidentiels, nécessaires pour que l'administration du 46^e président des États-Unis puisse être à pied d'œuvre après l'inauguration prévue le 20 janvier prochain. Donald Trump n'en a pas pour autant reconnu sa défaite et promet de poursuivre ses démarches devant d'autres tribunaux afin de prouver une fraude massive et organisée qui porterait sur des centaines de milliers voire des millions de bulletins. Aucun de ses avocats n'a réussi, pour l'instant, à prouver une fraude, ne serait-ce que de quelques bulletins.



J Biden

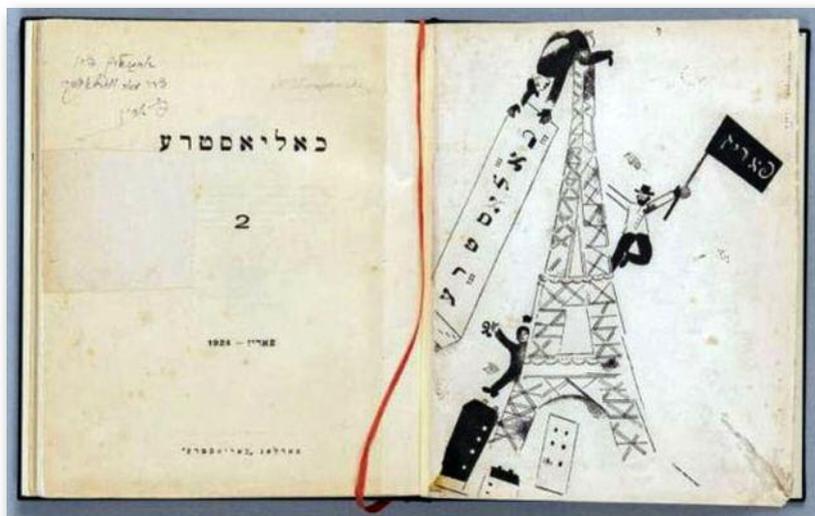
Le président sortant et sorti ne semble persister dans ce déni des résultats réels qu'à des fins tactiques et personnelles : admettre sa défaite en ferait un « loser » ; crier au vol et au complot lui permet de galvaniser le noyau dur de son électorat en vue d'échéances futures (un retour en 2024, la création d'une Trump TV). On a peut-être évoqué un peu tôt un trumpisme sans Trump. Même s'il a largement été battu « à la régulière », le fait d'avoir rassemblé sur sa candidature 74 millions d'électeurs soit 11 de plus qu'en 2016, lui permet de rester au centre du jeu du côté des Républicains. ■■■ (Suite en p.3)

LA RÉDACTION DE LA PNM VOUS SOUHAITE DE BONNES FÊTES DE FIN D'ANNÉE !

MARC CHAGALL ET LES REVUES JUIVES

par **GÉRARD-GEORGES LEMAIRE**

Avant même d'aborder ce sujet qui est assez souvent passé sous silence, il convient de nous demander s'il existe une spécificité de l'art juif. La question a déjà été soulevée en 1919 par Boris Aronson et Issachar Ber Ryback dans un article de la revue *Oyfgang*, organe de la *Kultur-Liguè*. Ils y affirmaient que chaque peuple possède sa propre culture. Admettons. Mais cela ne va pas sans poser de nombreux problèmes. Ils font référence aux *Ambulants*, et donc à une tradition similaire à celle de la Bibliothèque bleue et des images d'Épinal. ■■■ Suite en page 12



Khaliastra, numéro 2 de la revue, Paris, 1924, illustration de Marc Chagall

Editorial

JUGEONS SUR LES FAITS

par **HENRI BLOTNIK**

L'année s'achève sur une pandémie, toujours active, qui révèle et accélère, tant par ses causes que par ses effets, des crises économiques, environnementales ou sociales déjà en cours.

Les facteurs de risque s'aggravant avec l'apparition possible de nouveaux virus, ou de bactéries multirésistantes, de nouvelles pandémies menacent.

Malgré la confusion entretenue par des communications lourdes d'arrière-pensées, les faits sont clairs : la maladie est mieux jugulée dans les pays où le système public de santé et de recherche est le plus solide. C'est bien la meilleure garantie, pour le présent comme pour l'avenir.

Autres faits : l'efficacité et la sécurité d'un souhaitable vaccin devra être jugée sur la base de données cliniques solides et publiées, plutôt que d'après la communication politique ou financière. Malgré des déclarations spectaculaires, à peine sortis d'une première vague meurtrière, nous avons en France un gouvernement qui reprend sa stratégie de démantèlement du service public, comme le confirme le vote des budgets : loi de finances, projet de loi de financement de la Sécurité Sociale (PLFSS) ou loi de programmation pluriannuelle de la recherche (LPPR).

Les hôpitaux comme la recherche publique voient leurs ressources réduites et les statuts de leurs personnels visés. Ainsi, les objectifs de fermeture d'hôpitaux sont-ils maintenus, des lits et services d'urgence fermés, la précarisation des soignants poursuivie (par exemple par l'emploi de vacataires), alors qu'il faudrait revaloriser les carrières et les rémunérations.

Le « Ségur de la Santé » pour éviter de recruter, donc de payer des médecins, propose de créer une sous-catégorie de professionnels. Dans le même temps, les cliniques, rarement équipées pour la réanimation, renvoient les patients à risque vers l'hôpital public, mais viennent réclamer de l'argent public au motif d'un manque d'activité, alors qu'elles n'ont même pas été sollicitées pour fournir du personnel aux hôpitaux dans le cadre d'un usage possible du plan blanc* !

Quant aux EPHADs, tout aussi faiblement médicalisés, leurs pensionnaires y sont consignés. Le personnel, lui, dévoué mais précarisé, peut être tenu de reprendre le travail sans période de convalescence ni suivi post-Covid.

Face au poids des inégalités croissantes et à la domination des logiques financières, seul l'engagement citoyen le plus large permettra de surmonter la crise hospitalière, économique et sociale. ■

* Possibilité pour les autorités publiques de réquisitionner et d'affecter des personnels de santé.

HOMMAGE

MAURICE CLING NOUS A QUITTÉS

Maurice Cling n'est plus. Un hommage officiel lui a été rendu dans la cour d'honneur des Invalides. Un acteur de notre histoire disparaît. Né dans une famille juive pratiquante, Maurice est déporté avec elle en mai 1944 : il a quinze ans. L'histoire a choisi pour lui. C'est à partir de là qu'il se battra. Il sera jusqu'au dernier jour plus qu'un témoin, un combattant. Il était fier de ses fils et nous reproduisons ici le bel hommage qu'ils lui ont rendu. Il était membre de l'UJRE et collaborateur de la PNM, créateur de la rubrique « *Les mots pour le dire* ». ■

Maurice Cling s'est éteint lundi 23 novembre 2020 au matin. Il était notre phare. Son regard toujours tourné vers l'avenir puisait dans le passé des ressources inestimables, d'analyse et de réflexion sans cesse réactivées. Depuis 75 ans et son retour de déportation, il considérait que chaque jour supplémentaire en vie était une victoire sur les nazis qui avaient massacré notre famille et auxquels il avait miraculeusement survécu. Arrêté puis interné à Drancy avec toute sa famille, il avait été déporté le 20 mai 1944 par le convoi n°74.

Projeté dans un monde auquel il ne comprenait rien, où les valeurs étaient l'exact opposé de celles dans lesquelles il avait grandi, Babel de langues incompréhensibles, Maurice Cling a fait des mots une de ses raisons d'être, devenant linguiste après avoir fait des études de langues française et anglaise. Actif durant des décennies à l'Amicale d'Auschwitz, puis à la FNDIRP (Fédération nationale des déportés, internés, résistants et patriotes) dont il deviendra président-délégué, il est resté jusqu'à très récemment membre du

conseil d'administration de la Fondation pour la mémoire de la Déportation. En 1999, le livre qu'il a écrit pour témoigner de son expérience concentrationnaire commence par ces mots : « *Le sentiment du devoir impérieux de transmettre ce passé capital s'est imposé à moi avec de plus en plus de force au fil des années. (...) Je suis probablement le seul survivant, un demi-siècle plus tard, à pouvoir témoigner, par exemple, de mon frère*



Paris, Invalides, 27/11/2020. Serge Wolikow, président de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation, rend hommage à Maurice Cling.

C'est avec une infinie tristesse que l'UJRE a appris le décès de Maurice Cling, son grand ami. Militant de l'UJRE, parrain de MRJ-MOI dès la création de cette association dédiée à la mémoire des résistants juifs de la MOI, Maurice a grandement contribué par ses interventions orales et par ses articles à mieux faire comprendre l'univers concentrationnaire, les causes du génocide des Juifs et le rôle des immigrés dans la



Willy, d'Éva, des «politiques» français d'Auschwitz et de Dachau que j'ai connus. Je tiens leur mémoire entre mes mains et s'ils revivent ici, je n'aurai pas été sauvé en vain. » Maurice a commencé à témoigner au début des années soixante et n'a pas cessé depuis qu'il a pris sa retraite à la fin des années quarante. Malgré la maladie... De son expérience, Maurice a retiré une volonté farouche de comprendre, s'inscrivant en faux contre ceux qui tentent d'évacuer Auschwitz hors de l'Histoire, hors des luttes séculaires et de la sphère de l'intelligibilité, en évitant par là même de s'interroger sur la complexité des enchaînements historiques et sur l'ensemble des responsabilités.

En 2016, à l'Institut CGT de l'Histoire sociale de la métallurgie, il disait : « *On parle beaucoup d'Auschwitz, parfois plus que de la Résistance, mais on ne parle pas des causes de la Shoah* » («cata-



Maurice Cling

strophe) en hébreu). Après la Première Guerre mondiale, on a parlé de la «*der des der*», puis après la deuxième, on a dit «*plus jamais ça !*», mais on ne parle pas des causes de ces guerres. Cette question est pourtant capitale si l'on veut éviter qu'elles ne se reproduisent. Si l'on ne parle pas de Munich et du Front Populaire, on ne peut pas comprendre ce qui s'est passé à Vichy. Or les mêmes causes produisant les mêmes effets, cela risque de se reproduire mais en pire.»

Imaginer Maurice éteint ? Peut-on finalement choisir idée plus saugrenue ? ■ (extraits)

Willy, Jean-Pierre et Daniel Cling

MAURICE AU « 14 »

Résistance. Ses articles dans la *Presse Nouvelle Magazine* étaient attendus par nos lecteurs qu'il incitait à refuser la facilité et à s'interroger sans cesse sur la complexité des événements historiques et de la Mémoire. Sa participation aux Assemblées générales de l'UJRE a laissé des souvenirs précieux. Compréhension immédiate des enjeux, grande exigence intellectuelle, rigueur politique inébran-



ble se mêlaient à sa tendresse pour l'humanité, suscitant notre grande admiration et notre bonheur. Son refus permanent des prétendues évidences sociales ou politiques assénées par les médias nous ont rendu le monde plus intelligible. Son sourire malicieux nous manque. Nous ne pourrions lui rendre hommage au Père Lachaise comme nous le désirons. Nous le ferons au «14» dès que la situation le permettra. ■ **Claudie Bassi-Lederman**



APPELONS UN CHAT UN CHAT ET MAURICE CLING UN COMBATTANT

Critiquant la métaphysique idéaliste de Schelling, Hegel dénonçait « *la nuit de l'absolu où toutes les vaches sont noires* ». J'ignore si Maurice était grand lecteur de Schelling voire de Hegel. À vrai dire, j'en doute : il allait à d'autres urgences. Car s'il a vécu longtemps, il a toujours vécu dans l'urgence. Ce que je sais c'est que cet angliciste, ce linguiste a eu à cœur

d'affronter ce qu'il n'appelait pas la Shoah, il n'était pas hébraïsant, ce qu'il n'appelait pas davantage la Catastrophe avec le regard clair de l'historien. Il se défiait de la grande communion, de l'absolu de la douleur où, tous réconciliés dans nos larmes, au demeurant sincères, nous serions tentés d'oublier qu'Hitler a eu des alliés - « *plutôt Hitler que le Front*

populaire », que ce qui s'est passé a eu des causes et que nous nous devons d'en tirer les conséquences ou tout au moins une leçon : « *en politique, tout choix se paye* ». C'est sans doute pour cela qu'il a choisi d'être communiste puis militant de l'UJRE. Appelons un chat un chat et Maurice un combattant. Et prenons-en de la graine. ■ **N. Mokobodzki**



MAURICE, UN IRREMPLAÇABLE TÉMOIN

Maurice nous a quittés. Notre fidèle collaborateur, ancien président délégué de la FNDIRP, administrateur de la FMD, déporté à Auschwitz à 15 ans*, disait : « *J'ai vu sélectionner mon frère. Entendons-nous, la blessure est aussi fraîche qu'au premier jour mais c'est d'elle que je tire ma joie de vivre* ». Sa joie ? Témoigner, transmettre. Devant des lycéens, il déclare : « *Je ne peux pas vivre sans le faire, ça me donne des raisons de vivre. Les autres n'ont pas pu venir pour le dire... donc je le fais pour eux.* » Quand un lycéen* lui demande si « cela » peut se reproduire, sa réponse est nette : oui, le nazisme, dans son horreur absolue,

peut se reproduire, mais en pire, avec les progrès de la génétique ! Il alerte : « *ces idées sont dans l'air, prônées par des politiciens ou néonazis qui se dissimulent sous un langage différent... À vous, futurs citoyens, de l'éviter et de faire en sorte qu'à la lumière de l'expérience du passé, il y ait un monde meilleur.* » Énergie qu'il déploie aussi dans nos colonnes : nombreux entretiens sur les enjeux mémoriels, lancement en 2014 de la rubrique *Les mots pour le dire*. Durant trois ans, il analysera « *ces termes qui sont utilisés pour nous tromper. Ne soyons pas dupes, appelons un chat un chat. On le sait, les mots ne sont pas innocents.* » S'ouvre alors la ronde des mots-pièges

qu'il relève dans l'actualité et analyse avec finesse et lucidité, depuis l'*Ouverture* du camp d'Auschwitz à l'*Occultation*, en passant par tant Rire de tout ?, Face à la Shoah, Liberté d'expression, Paris Libéré...

En cette période si troublée, tes billets vont nous manquer ! Nous les publierons dès que possible dans un Hors-Série, pour que vive ta mémoire et soit largement diffusé ton message. Nous te lirons encore, Maurice. ■ **Tauba Alman**

* **Ressources** : • **Maurice Cling, Vous qui entrez, ici...** réédité en 2015 sous le titre *Un enfant à Auschwitz*, Éd. de l'Atelier, 21 € – • **Il faudra raconter**, par Daniel et Pascal Cling – • **Le grenier de Sarah**, site pour enseignants d'enfants de 8 à 12 ans.

LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif fondé en 1934

Éditions :

1934-1993 : quotidienne en yidich, *Naïe Presse* (clandestine de 1940 à 1944)

1965-1982 : hebdomadaire en français, **PNH** depuis 1982 : mensuelle en français, **PNM** éditées par l'U.J.R.E

N° de commission paritaire 062 4 G 89897

Directeur de la publication
Henri Blotnik

Rédacteur en chef
Bernard Frederick

Administration - Abonnements
Secrétaire de rédaction
Tauba Alman

Rédaction - Administration
14, rue de Paradis
75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 1 6

Courriel : lapnm@orange.fr

Site : <http://ujre.monsite-orange.fr>
(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement

France et Union Européenne :

6 mois 30 euros

1 an 60 euros

Étranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE DE CHABROL

5 Rue Guy Môquet ARGENTEUIL

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal

"pas comme les autres"

magazine progressiste juif.

Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse postale, date de naissance, mël et téléphone

PARRAINAGE

(10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :

Nom et Prénom

Adresse

Téléphone

Courriel

TRUMP BATTU, LE « TRUMPISME » N'EST PAS MORT

par **CHRISTOPHE DEROUBAIX**

(Suite de la Une)

Paradoxe : Trump rejoint la liste des présidents sortants battus (Bush en 1992 et Carter en 1980) bien qu'étant le deuxième candidat ayant recueilli le plus de voix. Il n'est devancé dans l'histoire que par Joe Biden, avec ses 80 millions de voix. Le total des deux dessine le plus fort taux de participation (66% des électeurs éligibles) depuis 1900, une époque révolue où seuls les hommes blancs pouvaient voter. La polarisation – nom un peu barbare pour désigner la grande divergence idéologique, sociétale, électorale et politique du pays, phénomène absolument central – conduit à un réinvestissement dans la politique, au moins dans sa dimension électorale.

Le scrutin s'est apparenté à un référendum sur le trumpisme (appelons ainsi cette alliance de l'*establishment* républicain « *country club* » et des franges nationalistes, nationalistes et suprémacistes) et le résultat est sans appel : la coalition antitrumpiste est majoritaire. Joe Biden en avait fait l'alpha et l'oméga de sa campagne, au détriment des propositions programmatiques concrètes.

C'est un succès mais avec quelques limites. Il recueille une proportion de



D Trump

l'électorat total (33,33%) plus importante que celle de Barack Obama en 2008 (32,15%), même si ce dernier avait su susciter un vote d'adhésion. Joe Biden regagne les États du Midwest (Pennsylvanie, Michigan et Wisconsin) qui avaient permis à Donald Trump de l'emporter en 2016. Et ajoute à l'escarcelle démocrate (306 grands électeurs en tout) deux bastions républicains (Géorgie et Arizona) en s'appuyant sur les changements démographiques.

Pourtant, l'ancien vice-président de Barack Obama pourrait ne pas disposer

des moyens de mener sa politique : les démocrates ont en effet échoué à faire basculer le Sénat. Deux sièges sont encore en jeu – le 5 janvier prochain en Géorgie – afin de leur permettre de disposer de ce levier mais les « pronostics » sont plutôt favorables aux sortants républicains. Les démocrates ne disposeront, de plus, que d'une faible majorité à la Chambre, après avoir perdu une dizaine de sièges. On peut voir dans ces contre-performances l'effet d'une trop extrême focalisation sur la figure de Donald Trump.

Si ce dernier a bel et bien été battu, le trumpisme n'a pas été mis KO, loin s'en faut. Il a prouvé sa capacité de mobilisation en convaincant des abstentionnistes sans doute de longue date de voter. La matrice sociologique de son socle électoral demeure – des blancs de plus de 50 ans, sans diplômes, aux revenus moyens ou supérieurs – mais il a grignoté quelques précieux points parmi les hommes latinos (notamment les plus de 60 ans) et les hommes noirs (de 30 à 44 ans, membres de la classe moyenne). Le « trumpisme », conséquence d'une dérive du parti républicain qui remonte à la présidence de Richard Nixon, semble avoir un avenir. Si l'administration Biden – dont les premières nominations officialisées indiquent un tropisme centriste sans surprise – le traitait comme une simple « parenthèse », il préparerait le sur-gissement d'autres tempêtes. ■

25/11/2020

* **Christophe Deroubaix**, journaliste spécialiste des USA, a publié *Millennials, la génération qui secoue l'Amérique*, Éd. de l'Atelier, Paris, 2019, 151 p., 15€.



UE : LA POLOGNE ET LA HONGRIE BLOQUENT LES FONDS CONTRE LA PANDÉMIE.

Les régimes populistes de Budapest et Varsovie ont bloqué la machine européenne en imposant leur veto sur l'adoption du budget de l'Union européenne (1 800 milliards sur 7 ans) et du « plan de relance » de 750 milliards d'euros voté après de longues négociations en juillet, plan qui constitue une aide post Covid aux pays membres.

La Hongrie et la Pologne, alliées au sein du Groupe de Visegrád, ont refusé les conditions imposées par l'UE pour débloquent ces fonds : à savoir le respect de la clause sur « l'État de droit » qui contraint les pays membres à respecter des normes démocratiques.

Les deux récalcitrants rejettent cette clause, la considérant comme une atteinte à leur souveraineté... Pour le ministre polonais de la Justice, Zbigniew Ziobro, le critère de l'État de droit « n'est qu'un prétexte, il s'agit en réalité d'un asservissement institutionnel, politique, d'une limitation radicale de la souveraineté ».

Résultat : le chantage exercé par les Hongrois, soutenus par la Slovaquie et les Polonais, paralyse l'UE, l'unanimité des « 27 » étant nécessaire pour l'adoption du plan de relance – pourtant urgent pour les États les plus en difficulté suite aux conséquences de la pandémie.

Le pouvoir xénophobe hongrois (contrôlé par le *Fidesz*, l'Union civique hongroise, le parti de Viktor Orbán) et celui du *PiS* (Droit et Justice) de l'ultraconservateur polonais Jarosław Kaczyński se glorifient du bras de fer actuel qu'ils imposent à Bruxelles, foulant au pied les valeurs de l'UE sur la séparation des

pouvoirs, l'indépendance du pouvoir judiciaire, la liberté de la presse, sans oublier la lutte anti IVG à Varsovie ni le refus de l'accueil des migrants. Tout comme l'absence de clarification quant à l'utilisation des fonds européens, alors même que la Hongrie (4e) et la Pologne (1e) en sont parmi les plus importants bénéficiaires.

Pour l'heure, le Premier ministre polonais, Mateusz Morawiecki, et son homologue hongrois, Viktor Orbán, se sont rencontrés à Budapest pour prévenir d'éventuelles sanctions de l'UE visant à couper ses fonds aux États qui violeraient ses valeurs.

Globalement, les régimes frondeurs tentent par leur chantage de faire céder Bruxelles sur la clause de l'État de droit et de gagner du temps en espérant en fin de compte récupérer les fonds communautaires du plan de relance dont les Polonais et les Hongrois ont besoin. Varsovie doit bénéficier d'une manne de 160 milliards d'euros via ce plan.

Toutefois, d'intenses tractations diplomatiques vont bon train pour parvenir à un accord intergouvernemental excluant les États frondeurs. Une sortie de crise qui semble d'autant plus compliquée que le Parlement européen exclut toute renégociation.

Face à cette impasse, on peut à juste titre s'interroger sur les conséquences politiques, sociales et économiques du chantage de la Pologne et de la Hongrie dans leur volonté d'en découdre avec l'Union européenne et de poursuivre coûte que coûte leur politique ultraconservatrice.

« Il faudra bien, un jour, ouvrir un débat européen refoulé depuis des lustres : que voulons-nous faire ensemble ? », prône Francis Wurtz, député honoraire du Parlement européen [1]. Il conclut en lançant l'idée que « des choix clairs doivent soumis aux citoyennes et citoyens de chaque pays. À chaque nation, ensuite, de prendre ses responsabilités ». ■

PK 29/11/2020

[1] cf. Humanité Dimanche du 26/11/2020.

VIE DES ASSOCIATIONS

La PNM signale

« **Pas en mon nom** » : Ce 15 décembre, nous entrons dans la phase 2 du déconfinement, les salles de spectacle vont réouvrir, aussi nous avons le plaisir de vous signaler que le cinéma Saint André des Arts à Paris reprend ses projections-débat du documentaire de Daniel Kupferstein, *Pas en mon nom*, à 13h pour le film, à 14h30 pour le débat, du 16 au 21 décembre ainsi que le 29 décembre et le 5 janvier 2021. Ce film révèle « la voix des personnes d'origine juive contre la politique d'Israël ». Claude Sarcey, co-président de l'UJRE, animera le débat du 18 décembre. Bande annonce : <https://vimeo.com/317131657>.



BIÉLORUSSIE : QUELLE RÉVOLUTION ?

par JEAN GÉRONIMO

Provoquée par l'éclatant succès de Alexandre Loukachenko, réélu président le 9 août avec 80% des voix, la contestation biélorusse exprime un réel malaise de la société, longtemps muselée par un pouvoir fort, voire dictatorial – mais paternaliste.

Avec 10% des voix et adepte d'un ultralibéralisme anti-social, son adversaire Svetlana Tikhanovskaïa a dénoncé une « *élection frauduleuse* » relayée par le droit-de-l'hommisme occidental contre la « *dernière dictature stalinienne* » en Europe.

Le 24 septembre 2020, l'Union européenne a acté la non-légitimité du président. Or, au vu des ingérences extérieures, la réalité est – beaucoup – plus complexe.

À la fin de l'URSS, en décembre 1991, l'État biélorusse a gardé un contrôle étroit sur l'économie qui est en grande partie nationalisée. En 2020, il contrôle 70% du PIB et a créé une économie efficace, qui a réussi sa transition post-soviétique – PIB quadruplé depuis 1991. Soucieux d'assurer un niveau de vie minimum et une forte protection sociale comprimant les inégalités, il a planifié son développement industriel (26% du PIB) préservant l'emploi et protégé de la concurrence internationale, mais dépendant de l'économie russe – 60% de ses importations. L'héritage soviétique reste pesant.

Depuis le 10 août 2020, la protestation post-électorale vise un régime liberticide et manipulateur, isolé dans une surréalité idéologique mais ayant créé un *socialisme de marché* relativement égalitaire. À partir d'une bureaucratie tentaculaire, le régime s'est appuyé sur la *nomenklatura* d'un parti-élite bloquant toute opposition. En lui donnant un vernis de légitimité, les élections ont verrouillé le règne de Loukachenko depuis 1994, via la domination du Parti-État « *avant-garde du prolétariat* ». Or, sanctionnée par un score soviétique, son élection « truquée » sera le détonateur de la contestation.

A priori, donc, une révolte spontanée. Surfant sur des ONG politisées, cette révolte est en fait une *révolution colorée* attisée de l'étranger par deux agences fédérales américaines : NED (*National Endowment for Democracy*) et USAID (*United States Agency for International Development*).

Depuis la chute de l'URSS, le terreau de la contestation biélorusse a été nourri par les ONG libérales et dollarisées encadrées par la NED. Fondation liée au Congrès et créée en 1983 par Ronald Reagan pour combattre le communisme, la NED cherche depuis 1991 à étendre le libéralisme américain dans l'espace post-soviétique. En s'appuyant sur des médias alternatifs, elle vise à développer le pluralisme de l'information et à conditionner l'opposition pour renverser le régime.



Alexandre Loukachenko

En vue du formatage de l'opinion publique, l'USAID a soutenu une station de radio biélorusse très critique du régime, *euroradio.fm*. Liée au Département d'État, l'USAID vise à promouvoir les objectifs américains et le développement démocratique dans le monde. Après la chute du Mur, les fondations *Open Society* (Société ouverte) de G. Soros ont créé des institutions démocratiques en Europe de l'Est pour l'ouvrir au libéralisme et faire barrage au communisme.

La fondation *Carnegie pour la paix internationale*, centre de réflexion et d'influence (*think tank*) sur la promotion des politiques libérales et des intérêts américains, a œuvré en Biélorussie jusqu'aux années 2000. Cette fièvre révolutionnaire a été renforcée par l'activisme politique de *Radio Free Europe/Radio Liberty*, financée par le Congrès et opérant sur l'espace post-soviétique, dont la Biélorussie. Complétant cette stratégie, la Pologne a été la base de 3 chaînes d'information en langue biélorusse relayant une propagande politique contre le régime de Loukachenko : *Belsat TV*, *Nexta*, *Radio Racja*. Varsovie a lancé l'idée d'un fonds européen de stabilisation d'un milliard d'euros et, pour attirer les travailleurs et étudiants biélorusses, un programme d'aide de 11,2 millions d'euros. Sous couvert « d'éducation démocratique », Washington mène une révolution de couleur imposant l'idéologie libérale et visant Poutine, par ricochet. Déstabilisation programmée.

Axées sur le réveil de la société civile et des mouvements anti-communistes, ces révolutions suivent un modèle testé dans les années 2000 sur l'espace post-soviétique ou allié (Serbie, Géorgie, Ukraine, Kirghizistan) selon un scénario en 5 phases :

- 1• Ingérence d'ONG infiltrant l'opposition via ses leaders.
- 2• Rejet de présidentielles élisant un candidat pro-russe.
- 3• Manifestations massives contre le régime cadrées par des activistes.

4• Radicalisation du mouvement déstabilisant le pouvoir via des groupes paramilitaires – ou des *snipers*.

5• Organisation d'élections plaçant un candidat pro-occidental validé par la communauté internationale.

Au cœur de la contestation biélorusse de 2020, on note le rôle d'activistes proches du leader du groupe néonazi *Azov*, Igor Mossijchouk, décisif dans le coup d'État du 22 février 2014 contre le président ukrainien pro-russe, Viktor Ianoukovitch, avant le massacre des « rouges » d'Odessa du 2 mai 2014. Une stratégie de *regime change*, teintée d'un vernis révolutionnaire et s'appuyant sur des forces brunes liées au nationalisme d'extrême droite. Mariage avec le diable.

La thèse d'une révolution colorée est validée par l'ingérence des États les plus antirusses et anticommunistes de la région, meurtris par l'expérience soviétique et sous verrou américain : Lituanie, Pologne, République tchèque, Ukraine. Logique, donc, que Svetlana Tikhanovskaïa, cheffe de l'opposition et égérie de la révolution biélorusse, ait trouvé refuge en Lituanie où elle a créé un « *conseil de coordination pour le transfert du pouvoir* ». Veronika Tsepka, l'une des trois femmes (avec Svetlana Tikhanovskaïa et Maria Kolesnikova) qui ont uni leurs forces contre le « dictateur », a trouvé l'exil en Pologne. Au nom de ses valeurs fondatrices, l'Union européenne a rejeté le résultat des présidentielles au profit de l'orientation néolibérale de Tikhanovskaïa, en prônant de nouvelles élections et des sanctions pour une « transition pacifique et démocratique ». Elle prévoit un soutien à la « société civile », avec une aide de 53 millions d'euros pour les « médias indépendants » et les victimes des répressions.

Promettant une réforme constitutionnelle, Loukachenko a accepté le 17 août 2020 l'idée de nouvelles élections. Sous menace d'une grève générale, l'ultimatum de Tikhanovskaïa exigeant sa démission avant le 25 octobre a échoué. Début novembre, la lutte semble s'essouffler mais pourrait être relancée par la ligne interventionniste du nouveau président américain, Joe Biden – au nom d'un devoir d'ingérence.

Au final, ce scénario s'inscrit dans la construction d'un coup d'État guidé de l'étranger en vue du reflux de la puissance russe au cœur de sa sphère d'influence historique. Comme une impression d'ingérence et de déjà-vu – à l'instar du Maïdan ukrainien, matrice d'un ultralibéralisme fascisant*. ■ 22/11/2020

* Jean Géronimo, spécialiste de la Russie, a publié *Ukraine, une bombe géopolitique au cœur de la guerre tiède*, préf. de J. Sapir et M. Gorbatchev, Éd. Sigest, 2015, 200 p., 17 €.

FRANCE :

EN MARCHÉ VERS UN ÉTAT policier ?

La proposition de loi relative à la « sécurité globale » votée en première lecture à l'Assemblée nationale sous l'impulsion du clivant ministre de l'Intérieur, Gérard Darmanin, prévoit dans son article 24 de punir « d'un an d'emprisonnement et de 45 000 euros d'amende le fait de diffuser, par quelque moyen que ce soit et quel qu'en soit le support, dans le but qu'il soit porté atteinte à son intégrité physique ou psychique, l'image du visage ou tout autre élément d'identification d'un fonctionnaire de la police nationale ou d'un militaire de la gendarmerie nationale lorsqu'il agit dans le cadre d'une opération de police. »

Ce projet liberticide vise à restreindre la liberté d'expression et porte de jure atteinte à la loi du 29 juillet 1881, emblématique de la protection de la liberté de la presse, ainsi qu'aux dispositions de la charte européenne des droits de l'Homme.

La *Défenseur des droits* en France, mais également la *Commission nationale consultative des droits de l'homme*, ainsi que les *rapporteurs spéciaux des droits de l'homme des Nations Unies* se sont élevés contre ce projet du gouvernement français. La Commission européenne a elle aussi mis la France en garde.

Sur le terrain, les explosions de violences policières se sont multipliées :

- tabassages et interpellations de journalistes venus manifester devant l'Assemblée nationale lors des débats sur la proposition de loi. Puis ce fut
- la scandaleuse charge des forces de police contre un camp de migrants afghans Place de la République, avec l'ignoble croc-en-jambe d'un haut gradé provoquant la chute d'un des manifestants tentant d'échapper au passage. Peu après, les réseaux sociaux s'enflammaient avec le passage d'une vidéo virale montrant
- le matraquage d'une rare violence d'un groupe de policiers en plein Paris contre un producteur de musique Michel Zecler dont le seul tort est d'être noir...

En réponse, malgré la situation sanitaire et les restrictions des libertés dues aux dispositifs d'urgence, les syndicats et collectifs de journalistes, les réalisateurs de documentaires, mais aussi des collectifs de familles victimes de violences policières, des associations de défense des libertés, des citoyens, des parlementaires de différentes couleurs politiques ont mobilisé à Paris et dans de nombreuses villes en France plusieurs rassemblements de milliers de manifestants, montrant l'étendue des inquiétudes face aux risques de reculs majeurs des libertés publiques contenus dans la PPL*.

À Paris, la *Marche des Libertés* de ce samedi 28 novembre a été un succès avec plus de 100.000 manifestants. En tout près de 500.000 personnes ont défilé ce même jour dans tout le pays aux cris de « *Darmanin, Lallement démission* » ou pour exiger le « *retrait de la loi en préparation* » et au minimum faire annuler plusieurs articles (21,22,24). Avant même la manifestation, le préfet de police Didier Lallement avait tenté d'interdire le défilé sous prétexte de risque de Covid. Devant le tollé général, la justice, en référé, a autorisé la marche.

Une nouvelle fois, en fin de parcours, Place de la Bastille, un journaliste a été visé par les charges policières. Ce



Ameer al Halbi, journaliste syrien réfugié en France, travaillant pour plusieurs médias français, a été grièvement blessé au visage après avoir été violemment matraqué par les policiers.

photographe syrien Ameer al Halbi, réfugié en France, travaillant pour plusieurs médias français, a été grièvement blessé au visage après avoir été violemment matraqué par les policiers.

La Macronie a-t-elle décidé, en vue des présidentielles de 2022, de chasser sur les terres de la droite et de la droite extrême pour siphonner les voix de leur électorat ? En nommant M. Darmanin – un ministre aux accents populistes de la mouvance sarkozyste – comme premier policier de France, Emmanuel Macron a pris le risque d'une rapide accentuation de la politique sécuritaire venant s'ajouter à l'empilement des législations liberticides (Schéma national du maintien de l'ordre, loi anti *fake news*, loi sur le secret des affaires, etc.).

Des films comme *Les Misérables* de Ladj Ly, prix du jury au Festival de Cannes en 2019 sur les violences policières en banlieue, ainsi que le documentaire de David Dufresne, « *Un pays qui se tient sage* », à propos de la sauvage répression du mouvement des Gilets Jaunes, étaient des signes avant-coureurs d'une société malade de sa police et de quelques syndicats de policiers proches du RN, dont le ministre de l'Intérieur actuel se veut le défenseur à tout crin.

Une situation explosive qui, comme le note *Le Monde*, conduit aujourd'hui « *Macron face à une crise politique* » et à « *une fronde inédite dans la majorité* ».

La coordination *StopLoiSécuritéGlobale*, à l'origine de la *Marche des Libertés*, « *en appelle au Président de la République. Emmanuel Macron doit désormais entendre le peuple, descendu dans la rue en masse ce samedi 28 novembre pour défendre les libertés, toutes les libertés* ». ■

Patrick Kamenka

* Proposition de projet de loi n° 3452 relative à la sécurité globale.

La *PNM* exprime sa solidarité aux journalistes et à toutes celles et ceux qui ont été récemment victimes de violences policières. La *PNM* s'associe aux protestations contre les graves atteintes à la liberté d'information et d'opinion contenues dans le projet de loi dit de "sécurité globale".

15 DÉCEMBRE 1941

MÉMOIRE

BERNARD FRIEDMANN, L'UN DES FUSILLÉS DE CAEN

Le 15 décembre 1941, en représailles à des actions de résistance, 69 otages étaient fusillés au Mont-Valérien, 9 à Châteaubriant, 3 à Fontevault-l'Abbaye (Fontevraud, Maine-et-Loire) et 13 à Caen. La décision de fusiller 100 otages avait été prise à Berlin. Les directives furent appliquées en France occupée par Otto von Stülpnagel, chef des forces d'occupation allemandes en France et gouverneur militaire de Paris, et ses adjoints Speidel (commandant de l'OTAN en 1957 !) et Schmidt, à partir de listes d'internés et de condamnés, presque tous communistes, juifs ou non, remises par Vichy.

Le 14 décembre, le général Von Stülpnagel avait fait paraître un avis : « *Ces dernières semaines, des attentats à*



Bernard FRIEDMANN

la dynamite et au revolver ont à nouveau été commis contre des membres de l'Armée allemande. Ces attentats ont pour auteur des éléments, parfois même

jeunes, à la solde des Anglo-Saxons, des Juifs et des Bolcheviks et agissant selon les mots d'ordre infâmes de ceux-ci. Des soldats allemands ont été assassinés dans le dos et blessés. Dans aucun de ces cas, les assassins n'ont été arrêtés.

À Caen, parmi les treize fusillés dans la cour de la caserne du 43e régiment d'artillerie, se trouvait Bernard Friedmann, bichonneur en chapeaux, né le 31 décembre 1886 à Varsovie. Bernard militait au syndicat des ouvriers casquettiers. Il était de toutes les actions et de toutes les grèves jusqu'en 1928 où il dut s'inscrire au chômage. Le 8 août 1941, il était interpellé par des gendarmes de Saint-Ouen (Seine, Seine-Saint-Denis) alors qu'il collait sur un poteau télégraphique des papillons édités par le Parti

communiste clandestin. Douze tracts en yidich furent saisis sur lui. Il fut inculpé pour « *Affichage et colportage de tracts de propagande communiste* ». Il comparut le 27 août 1941 devant le tribunal de la section spéciale auprès de la cour d'appel de Paris et fut condamné à dix ans de travaux forcés. Il fut transféré à la maison centrale de Caen.

Après la Libération, une stèle fut érigée dans la cour du 43e Régiment d'artillerie à Caen : « *Au cours de l'occupation nazie les patriotes dont les noms suivent ont été fusillés dans cette enceinte par les hordes allemandes* », cinquante-huit noms furent gravés, dont celui de Bernard Friedmann. ■ *PNM*

(d'après le *Maitron des Fusillés*)



CONSTRUIRE UNE COMMUNAUTÉ JUIVE PLURALISTE ET DÉMOCRATIQUE

FIDÈLES À NOS HÉROS, CONTRE L'ANTISÉMITISME ET POUR LA PAIX

par **DOMINIQUE VIDAL***

A la Libération, la majorité des Juifs votait à gauche, et notamment pour le Parti communiste français (PCF). Et pour cause : l'Union soviétique avait joué un rôle décisif dans la victoire sur le nazisme, comme le PCF dans la Résistance française – où les Francs-Tireurs et Partisans-Main d'œuvre immigrée (FTP-MOI) furent à l'avant-garde.

Les crises répétées du communisme, l'arrivée massive des Juifs d'Algérie marqués par la guerre d'Indépendance, la peur irrationnelle en 1967 d'un « second génocide », peur contredite par la victoire-éclair de l'offensive d'Israël, la transformation capitaliste et expansionniste de ce dernier ont modifié progressivement les rapports de force parmi les Juifs de France.

Depuis une vingtaine d'années, sous le coup de la montée des violences antisémites et racistes, le Conseil représentatif des institutions juives de France (CRIF) a glissé vers l'extrême droite : sa direction ne compte plus un seul membre de gauche. Du respecté Théo Klein au betari Francis Kalifat, en passant par les notables Roger Cukierman et Richard Prasquier, il a changé de nature.

Au lieu de défendre les intérêts légitimes des Juifs de France, le CRIF s'est transformé en ambassade bis d'Israël. Ou plutôt de la droite et de l'extrême

droite israéliennes, quoi qu'elles disent et fassent. Même lorsque Netanyahu, qui avait animé contre Itzhak Rabin la campagne de haine ayant armé idéologiquement son assassin, planta ensuite clou après clou dans le cercueil d'Oslo. Même lorsque, prenant la tête d'une coalition droite/extrême droite/ultra-orthodoxes, il inscrivit la colonisation massive de la Cisjordanie dans un projet d'annexion de la Cisjordanie, avec la perspective de fait d'un État unique d'apartheid. Et même lorsqu'il commença à flirter avec les leaders populistes, négationnistes, voire antisémites, d'Europe centrale. Cette régression, les présidents du CRIF successifs l'approuvèrent au nom des Juifs de France, dont pourtant ils ne rassemblent, via leurs associations membres, qu'une petite minorité.

Voilà pourquoi nous avons plus que jamais besoin de l'Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide et de la *Presse nouvelle magazine*. Pour s'opposer au CRIF et à sa ligne nationaliste, qui isole les Juifs dans la communauté nationale, au risque de les mettre en danger. Pour affirmer une voix de gauche, ouverte à tous ceux et toutes celles qui partagent ses valeurs :

- une voix contre l'antisémitisme, qui refuse la concurrence suicidaire des victimes et des mémoires comme la hiérarchisation des racismes afin de tous mieux les combattre également ;

- une voix contre les colonisateurs, les annexionnistes et les va-t-en guerre qui menacent non seulement les Palestiniens mais aussi l'avenir d'Israël, pour une paix fondée sur le droit international et l'autodétermination des deux peuples ;

- une voix contre la mainmise des jacobins sur le CRIF, contre leur prise en otage des Juifs français incités à choisir l'*aliya* afin d'échapper à l'antisémitisme, pour une mobilisation combative des Juifs s'appuyant sur le pluralisme et la démocratie au sein de la communauté ;

Bref, nous voulons rester fidèles à nos héros des FTP-MOI et de toute la Résistance juive. L'UJRE et la PNM s'en veulent les héritiers face à ceux de l'UGIF. Repliés sur eux-mêmes, complaisants voire alliés avec leurs pires ennemis, les Juifs de France s'enfonceraient dans une impasse suicidaire. Alliés avec les forces progressistes et démocratiques, quelles qu'en soient l'origine et la confession, ils peuvent contribuer en France au combat contre l'antisémitisme et le racisme, et au Proche-Orient à la lutte pour une paix juste conforme au droit international comme aux intérêts des peuples de la région, en premier lieu israélien et palestinien. ■

***Journaliste et historien**
collaborateur de la PNM depuis 1982.

Du bon usage du concept d'impérialisme

par **JACQUES LEWKOWICZ**

Bernard Frederick évoquait, dans la PNM de novembre, les bombardements occidentaux de pays où vivent des musulmans. « L'Occident » est ici l'euphémisme utilisé pour désigner l'impérialisme. Ce dernier, outre qu'il caractérise une domination, est une notion mise en avant en 1916 par Lénine pour expliquer la Première Guerre mondiale : les marchés mondiaux sont déjà entièrement partagés entre un petit nombre de très grandes firmes, dont la rivalité pour la conquête des matières premières et des marchés, ne peut se résoudre que par la guerre. Cette analyse l'amènera à proclamer devant les gauches des partis socialistes des pays en conflit : « *Entre plusieurs impérialismes, on ne choisit pas, on lutte pour les intérêts du prolétariat international !* ». Un cri de ralliement qui garde toute son actualité.

Si la notion d'impérialisme a changé de signification du fait de la révolution d'Octobre 1917, la rivalité entre firmes capitalistes subsiste mais deux camps se sont formés : celui de l'Union soviétique, patrie du « socialisme », englobant après la Seconde Guerre mondiale de nouveaux pays, et celui de l'impéria-

lisme rassemblant différents gouvernements derrière un leader d'abord britannique, puis américain, après le second conflit mondial. Ces deux pôles s'affrontent plus ou moins directement jusqu'à la chute de l'Union soviétique (1992).

Le fait d'aujourd'hui est celui de l'apparition d'une multipolarité. Qu'en est-il au Moyen-Orient ?

L'impérialisme américain continue d'intervenir militairement dans différents pays de culture arabo-musulmane : Afghanistan, Irak, Syrie, non sans rivalité avec la Russie, dans ce dernier cas. Il englobe dans sa zone d'influence des pays comme l'Arabie saoudite et Israël auxquels il apporte son appui intéressé à leur développement politique qui reste néanmoins relativement autonome. Mais l'erreur serait de penser qu'il soit le seul acteur de ce jeu. D'abord, parce que les USA sont un ensemble affaibli et en crise profonde [1]. D'autre part, parce que sont apparus ce que l'on pourrait appeler des hypo-impérialismes ou sous-impérialismes. Ceux-ci possèdent une dynamique qui leur est propre. C'est le cas de l'Iran qui plante des pseudopodes au sud de la péninsule arabique, au Liban et en

Syrie. De même la Turquie, développe-t-elle son influence au détriment des Kurdes et des Arméniens, avec l'appui de la Russie dans ce dernier cas, alors que l'Arabie saoudite développe un *wahabisme* obscurantiste qui, de fait, sert de base idéologique au terrorisme se réclamant de l'islam sunnite quelles que soient les proclamations de ses dirigeants, tandis que c'est bien à des affrontements entre sous-impérialismes auxquels on assiste en Lybie, pour ne parler que des cas les plus connus. Sans oublier que la France dispose, quant à elle, d'un pré carré africain. Ainsi, il devient impossible de considérer qu'il existe un « camp du mal », les USA et un « camp du bien », les autres.

C'est ce contexte qu'il faut prendre en compte pour analyser l'origine et le développement des événements passés et à venir, notamment en matière de terrorisme car, décidément, entre plusieurs impérialismes, il n'y a toujours pas plus de raisons aujourd'hui qu'en 1916, de se ranger derrière l'un ou l'autre. ■

[1] Cf. par exemple l'analyse de Chriss Hedges : www.les-crisis.fr/biden-ou-trump-la-politique-du-desespoir-culturel-par-chris-hedges



VIVE MA PNM

Je voulais vous écrire depuis longtemps pour vous dire tout le bien que je pense de la *PNM*. Chaque numéro donne au lecteur à la fois du tonus et des arguments pour la bataille idéologique – particulièrement vive en ce moment. Et puis, c'est un plaisir de lire un journal qui prend en compte et fait connaître la spécificité de nos origines et de nos émotions. Continuez ainsi.

Vous invitez les lecteurs à vous écrire. Je m'y essaie. L'initiative est excellente mais probablement délicate à mettre en œuvre vu le format du journal.

Le numéro de novembre m'a un peu surpris. Et d'abord : je suis de cette vieille école où on trouvait l'édito en première page, l'objectif étant de préciser la ligne éditoriale, de dépasser les émotions, voire les passions, d'ouvrir des perspectives par une analyse plus fine et lucide de l'actualité.

J'attendais un édito trapu sur le monstrueux assassinat du professeur Samuel Paty. Le communiqué de l'UJRE sur le sujet est d'ailleurs très bon, et Bernard part justement de cet événement. À ma première lecture, j'ai trouvé l'article remarquable. J'y ai retrouvé la combativité si tonique et les compétences si précieuses de Bernard. Puis j'ai relu l'article et là j'ai été un peu gêné. Aucun doute quant à l'authenticité des propos cités mais mieux vaudrait dire où et quand ils ont été tenus. Si l'on veut être lu au-delà de notre cercle d'adhérents, si l'on veut convaincre et rassembler, il nous faut être crédible. Bernard aurait certainement

fait mieux avec deux fois plus de place... Ne craignons pas d'être trop pédagogues.

J'ai été également surpris de l'expression « *il ne s'agit pas d'excuser, pas même de comprendre* » alors que la suite dit au contraire qu'il faut regarder pour mieux comprendre et pour avoir envie d'intervenir à bon escient. Et par ailleurs n'ayons pas peur d'être débordés sur notre gauche.

Les propos rapportés par Fabius sont tout à fait condamnables mais où, quand et dans quelles circonstances ces paroles ont-elles été dites ? Une petite note en bas de page aurait été utile.

Même remarque quant aux propos du chef du Hezbollah, dont je doute personnellement, hélas, que l'analyse soit partagée par la majorité des musulmans. Qu'ils veuillent vivre en paix c'est certain. De là à leur attribuer une analyse aussi pertinente et critique de leur religion me surprend. Tant mieux si je me trompe.

Ces quelques remarques ne sauraient bien sûr masquer le grand intérêt de tels articles.

Merci à Dominique Vidal d'avoir déboulonné la statue de Rabin. Il y a plein d'autres mythes du même genre à dénoncer. À suivre.

Les pages culture sont d'une très grande qualité. J'apprécierais personnellement davantage d'articles d'information courts, notamment sur ce qui se fait et se dit dans le yidichland : anecdotes, calendrier des événements, etc.

Nota : j'ai conscience que cette lettre est un peu longue pour être publiée in extenso. Elle peut être tronquée et/ou tapée avec une police réduite. ■

Daniel Krakowski

NE CHANGEZ RIEN !

Chers amis, puisque vous demandez de réagir - ce qui n'est guère dans vos habitudes de façon aussi impérative - à l'éditorial "À la source" de B. Frédérick, pourquoi cet appel? Pourquoi cet éditorial ne figure-t-il pas à sa place, donc à la Une de la PNM ? Il aurait fait honneur à l'UJRE et à la PNM et à leur fidélité au communisme par sa lucidité... et là est peut-être le vrai problème : craindre qu'il ne fasse pas consensus avec des antiracistes à géométrie variable, comme le communiqué figurant sur la même page intérieure mais ayant déjà fait, lui, l'objet d'une large diffusion par courriel. Sans B. Frederick, D. Vidal, principalement, la PNM ne se démarquerait plus de la presse mainstream juive. Bien cordialement et fidèlement depuis plus de 40 ans et désormais sous réserve. ■

Gisèle Jamet

JE NE COMPRENDS PAS...

Bonjour, il y a 2 choses que je ne comprends pas : • la première, c'est pourquoi l'éditorial de B. Frédérick est en page 2, alors qu'un éditorial est censé être en page 1 ? • la deuxième, c'est pourquoi votre P.S, que je lis pour la première fois depuis des années que je suis abonnée à la *PNM*, qui indique « *la complexité de la situation évoquée... (par l'éditorial) et de son appréciation fournit sans doute matière à débat... Écrire à lapnm@orange.fr...* » ?

Chaque lecteur sait bien qu'il peut écrire, comme dans tout journal démocratique, lorsqu'il n'est pas d'accord avec un article ou un éditorial. Or ce P.S. aurait eu le mérite d'exister pour d'autres articles, qui prêtaient aussi « matière à débat » et que vous n'avez jamais utilisés. Alors dans ce cas très précis, qu'est-ce qui vous motive à pousser les lecteurs à envoyer un mail sur cet éditorial en particulier ?

Serait-ce que certains parmi vous ne seraient pas d'accord avec lui et souhaiteraient que des lecteurs les soutiennent ? En ce qui me concerne, je trouve cet éditorial très juste et très courageux, avec une analyse historique et politique parfaite, et c'est pour ce genre d'éditorial que je suis abonnée à la *PNM* depuis des années. Cordialement. ■

Jocelyne Vignaud

À LA SOURCE... DE DÉSACCORDS

L'éditorial paru dans le dernier numéro de *PNM* est forcément source de débats... Même si dans la tradition journalistique l'éditorial n'engage que son auteur, il apparaît cependant comme la position de l'UJRE. Vieux lecteur de *PNH* puis de la *PNM* et membre du bureau de l'UJRE, des éléments de l'analyse politique des événements évoqués et de la situation actuelle m'ont mis profondément mal à l'aise. Ce malaise me conduit à exposer, contester, en suivant le fil de leur énoncé dans l'édito, les propos qui m'ont choqué.

Tout d'abord, une bien faible place est consacrée à la condamnation des assassinats de Conflans et de Nice, alors que l'essentiel du texte cherche à expliquer ce qui a conduit à ces horreurs... Même si, à côté, un texte de l'UJRE dénonce clairement le meurtre de Samuel Paty et défend la liberté d'expression et son enseignement, je suis outré que la *PNM* puisse donner l'impression d'être plus choquée par certaines réactions à ces crimes que par les crimes eux-mêmes.

Bien sûr, comme c'est écrit, *PNM* et UJRE ne peuvent tolérer discours et actes anti-musulmans mais ne prédisons pas leur advenue avant qu'ils ne se produisent. Comparer les mots islamo-gauchisme et judéo-bolchévisme n'a pas de sens et devient choquant lorsqu'on se réfère, pour justifier la comparaison, à la Nuit de Cristal et à l'assassinat par un jeune Juif d'un diplomate allemand à Paris en 1938. Cette référence ne peut que troubler le lecteur et laisser penser qu'on trouve des similitudes entre la situation des musulmans en

France en 2020 et celle des Juifs en Allemagne en 1938. En outre, même si le terme islamo-gauchisme est une provocation de la droite, chercher de telles sources aux horreurs commises par des individus se réclamant de l'Islam, c'est donner de la matière aux initiateurs de ce terme.

Ce que ces derniers reprochent à une partie de la gauche, c'est d'éviter de prendre clairement fait et cause contre des dérives de l'Islam pour, plutôt, condamner une supposée vague islamophobe. Cet édito peut en paraître une caricature. Il n'hésite pas, pour attaquer un gouvernement socialiste, à utiliser, comme c'est la mode, une « fake-news » dont on sait qu'elle a été propagée par Marine Le Pen et la fachosphère. Il est indigne d'écrire dans nos colonnes que Laurent Fabius a rapporté « *qu'Al Nosra faisait du bon boulot* » alors qu'on sait depuis des années qu'il n'a jamais tenu ces propos.

Il n'est pas digne non plus de terminer cet éditorial par une citation du chef du Hezbollah dont on sait qu'il ne condamne les actes terroristes que lorsqu'ils sont commis par des organisations sunnites, et que l'on sait aussi que les justices de nombreux pays considèrent le Hezbollah comme responsables d'attentats qui ont fait des centaines de morts.

Ce n'est pas au Hezbollah qu'il faut rendre hommage mais à Samuel Paty, aux profs et aux dessinateurs qui défendent la liberté d'expression, aux morts de Nice et de Vienne, victimes de l'intolérance et du racisme au nom de l'Islam politique. ■

Daniel Aptekier-Gielibter

« Citoyen Zalkind Hourwitz, Juif polonais »

par BERNARD FREDERICK

On sait peu de chose sur ce « Citoyen Zalkind Hourwitz, juif polonais » qui signait ainsi ses écrits. Il n'a intéressé ni les peintres ni les dessinateurs ; nous n'avons pas de portrait pour lui donner un visage, du moins à ce jour, mais peut-être s'en trouve-t-il quelque part que l'on n'a pas – encore – découvert.

Cependant, ce « citoyen » – qui affirmait : « *Je parle plus en homme qu'en juif* » – nous a laissé des écrits, livres et lettres dont la Bibliothèque nationale se fait gardienne. Il y a notamment son « *Apologie des Juifs* », rééditée chez Syllepse en 2002 [1]. En 1787, l'Académie des arts et des sciences de Metz, qu'inspire un avocat, Pierre-Louis, comte Roederer (1754-1835), lance une sorte de concours pour lequel il s'agit de répondre à cette question : « *Est-il des moyens de rendre les Juifs plus heureux et plus utiles en France ?* » Hourwitz, alors simple colporteur à Paris, décide d'y répondre. On verra de quelle manière, mais en tous cas, seul juif à concourir, il remporte le prix



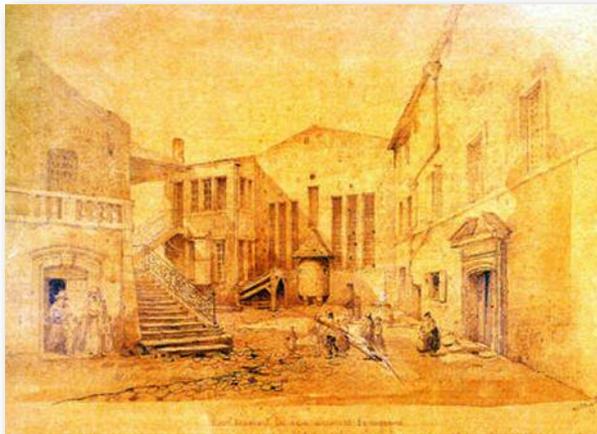
Gravure 02 Le repas de Pâques Coll-BM-Metz.

avec l'avocat protestant Thiéry et l'abbé Grégoire – auquel on devra plus tard, en grande partie, le décret d'émancipation des Juifs de France (27 septembre 1791). Le « citoyen » Hourwitz éditera plus tard son plaidoyer, à Paris, sous le titre « *Apologie des Juifs* », avec « *Approbaton et privilège du Roi et de la Société royale de Metz* ». Nous sommes en 1789, quelques mois avant la prise de la Bastille.

En 1789, 40 000 Juifs vivaient en France, la plupart en Alsace et en Lorraine, 2 000 à Metz. Ils n'avaient aucun droit civil ou politique, sauf le droit d'être jugés par leurs propres tribunaux. Ils étaient regardés comme membres d'une « nation » à part et souffraient des préjugés qui existaient à leur encontre.

Alors, qui était ce « citoyen » Hourwitz et d'où venait-il ?

Par Michel Berr [2], fils de Berr Isaac Berr et syndic des Juifs de Lorraine, qui dut l'avoir rencontré, on apprend qu'Hourwitz est né en 1740 (en fait en 1751) à Lublin ; qu'il alla à Berlin lors d'un voyage rendu célèbre par le philosophe Salomon Maïmon,



Ancienne Synagogue de Metz, rue de l'Arsenal

où il fut reçu par Moses Mendelssohn, selon des *maskilim* [3], ce dont on n'a aucune preuve. Il arriva en France en 1774, d'abord à Nancy puis à Metz et à Strasbourg avant de s'installer à Paris en 1786 où il s'installe dans un « chétif appartement », dans le quartier de Beaubourg, fréquenté par les juifs « allemands » (ashkénazes).

En 1789, Hourwitz est nommé secrétaire interprète à la Bibliothèque royale pour les langues orientales. Dès le début de la Révolution, il s'engage dans la Garde nationale. Il écrit dans divers journaux dont le *Mercur de France* dans lequel il affirme, le 7 novembre 1789, qu'il est « un juif » qui « s'est chargé de défendre la nation et de réclamer pour elle, ces droits imprescriptibles et communs à tous les hommes ». Il dénonce dans la presse révolutionnaire les tergiversations de l'Assemblée en ce qui concerne les droits des Noirs, l'antisémitisme du clergé. Se faisant l'ennemi des rabbins, il pourfend leur obscurantisme. Proche des Girondins, il s'adresse, en 1794, à Saint-Just, président du Comité de Salut public, pour critiquer ses mesures hostiles aux étrangers.

Durant la période napoléonienne, il se consacre à l'écriture : un traité sur l'*Origine des langues* ; un projet de *Langue universelle*. Il meurt en 1812, à 72 ans, sans héritiers. Il lègue « à la Révolution » ce qui lui restait de sa modeste rente d'interprète.

Dans les années prérévolutionnaires, un des termes des débats sur l'émancipation était de savoir si pour intégrer la « nation » juive, il ne convenait pas de « régénérer » les juifs. C'est ce qu'avancait, par exemple, l'abbé Grégoire. « *Les Français apprécieraient-ils que l'académie de Stockholm demande s'il existe des moyens de rendre les catholiques plus heureux et plus utiles en Suède ?* répondit Zalkind Hourwitz. *Ce ne sont pas les juifs que l'on doit régénérer mais les chrétiens que l'on doit ramener à la justice et à l'humanité (...). Tant qu'il ne sera pas prouvé que les juifs sont vraiment dégénérés, je*

ne vois point la nécessité, ni même la possibilité de les régénérer ».

Le « citoyen » Hourwitz réclamait pour les juifs qu'ils aient le droit de propriété, d'exercer toutes les professions, de jouir de la liberté du commerce et de vivre parmi les autres citoyens, que les écoles publiques soient ouvertes à leurs enfants. Mais Hourwitz voulait aussi interdire le yidich, retirer aux rabbins et aux syndicats toute autorité hors de la synagogue.

Défendant le droit des juifs à participer à la rédaction des cahiers de doléance, Hourwitz se plaignit à un ministre de ce que son *Apologie des Juifs* ait été mal reçue par sa « nation » : « *[Elle] a offensé les syndicats de ma nation à Metz qui, étant riches et dévôts, leurs intérêts privés sont différents de ceux de leur communauté ; ils craignent la suppression de la juiverie, où ils possèdent plusieurs*

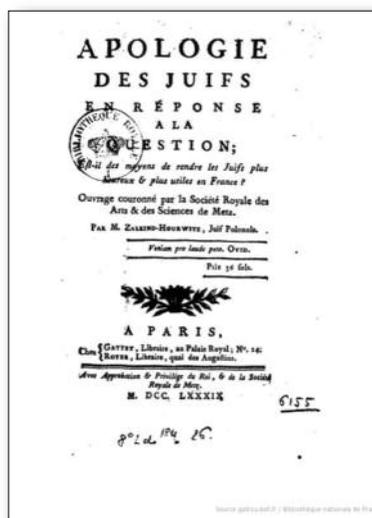
maisons qu'ils louent fort chèrement à leurs pauvres confrères. Ils craignent également que leurs enfants demeurant parmi les chrétiens, n'imitent leurs abominations : c'est-à-dire qu'ils n'aillent aux spectacles, qu'ils se coupent la barbe et ne s'habillent à la mode ; crimes très graves à leurs yeux et pour lesquels ils ont sévèrement persécuté, il y a deux ans, plusieurs de leurs membres ». Les élites juives et les rabbins, avançait notre « citoyen », craignent « *qu'une liberté raisonnable ne leur rende inutile le Messie qu'ils attendent ; or l'attente du Messie est un dogme fondamental de la loi rabbinique* » [4].

Voilà pourquoi, dans leur préface à l'*Apologie*, Michael Löwy et Eleni

Varikas peuvent parler, à propos de Zalkind Hourwitz, d'un « *universalisme intransigeant* ». ■



Royal decree proclaiming the emancipation of the Jews, France, 1791 - Musée d'art et d'histoire du Judaïsme.



Apologie des Juifs en réponse [...]Hourwitz Auteur



Jeu de la Révolution Française, détail d'un jeu de l'oie, Paris, 1790.

[1] Zalkind Hourwitz, *Apologie des Juifs*, préf. Michael Löwy et Eleni Varikas, Éd. Syllepse, Paris, 2002, 88 p., 10,50 €.

[2] Michel Berr, *Zalkind Hourwitz* in *Biographie universelle* de Michaud (1828), cité par Malino Frances. « Zalkind Hourwitz, Juif polonais ». In: *Dix-huitième Siècle*, n°13, 1981. Juifs et judaïsme.

[3] *Maskilim* : promoteurs de la Haskala, la philosophie juive des Lumières.

[4] Archives nationales (A.N., 01 609).

L'ÉTAT D'ISRAËL CONTRE LES JUIFS, de SYLVAIN CYPÉL

lu par HENRI BLOTNIK

Comment les dirigeants « illibéraux », volontiers antisémites et négationnistes, de Bolsonaro à Modi, Orban, Kascynski ou Erdogan, peuvent-ils admirer avec tant de ferveur le gouvernement israélien ? C'est ce à quoi, entre autres, répond le dernier ouvrage de Sylvain Cypel qui décrit le niveau de militarisation et d'autoritarisme atteint à l'issue des récentes évolutions de la société israélienne depuis l'ère de domination du *Likoud* amorcée à l'approche du XXI^e siècle. Cypel montre les différentes étapes de la progression des services spéciaux : de l'imposition de la frayeur aux Palestiniens et Israéliens pacifistes, à l'injonction nationaliste – qui ravale l'opposant au rang de traître.

Leur niveau de surveillance et de contrôle est tel, qu'après avoir « localisé, pisté, manipulé », ils sont aujourd'hui aux commandes et que beaucoup s'accordent à considérer que l'« *État Shinbet est arrivé* ». L'auteur retrace tous les mécanismes à l'œuvre dans ces évolutions, en suivant l'histoire récente des représentations politiques, des institutions ou de la société civile en Israël, jusqu'à la loi ségrégationniste votée par le Parlement israélien en 2018 et à ses conséquences depuis. Cette fine analyse de la société israélienne est complétée par celle de l'évolution de l'opinion des juifs hors d'Israël, faisant face à un antisémitisme croissant dans leur pays. Alors qu'en France cela ne semble pas

encore émerger clairement, un mouvement de prise de distance semble se développer, particulièrement aux États-Unis, et la diversité des mouvements progressistes juifs est présentée avec une attention particulière : s'en dégage le sentiment croissant d'un pays « lointain et étranger » et l'aspiration à mener une existence apaisée dans le pays où l'on vit. Avec les ouvrages de Charles Enderlin, de Dominique Vidal et Bertrand Badie, pour mieux saisir la société israélienne ou les opinions juives, voilà une autre description sans concession. ■

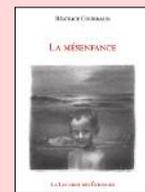
Sylvain Cypel, *L'état d'Israël contre les juifs*, Éd. La Découverte, Paris, 2020, 330 p., 20 €.



LA MÉSENFANCE de BÉATRICE COURRAUD

C'est un joli petit livre d'une poésie infinie et d'une grande pudeur que nous offre notre collaboratrice Béatrice Courraud : « *La Mésefnance* ». Quatre récits mettent en scène un garçon – « *Joseph ou l'enfant-machine* » ; un frère et une sœur dont la mère est morte dans un camp d'extermination – « *L'idiote* » ; un homme enceint – « *L'homme au chapeau* » – et « *Avant la fin* ». On pense à Kafka, celui des *Métamorphoses*, on pense surtout à Edmond Jabès, que l'autrice cite en exergue. Lisez, oh non, écoutez ! : « *Toi qui, par ta langue, était relié à l'univers des astres, te voilà dissout parmi le sable du désert* ». ■ BF

Béatrice Courraud *La Mésefnance*, dessin Anne Gorouben, photos Tatiana Bitir, préf. Armel Louis, Éd. La Lucarne des Écrivains, Paris, 2020, 90 p., 14,90 €.



APEIROGON, UN ROMAN DE COLUM McCANN

« *Les collines de Jéricho sont un bain d'obscurité* »

Un paysage se dessine en hauteur, peuplé de millions d'oiseaux migrateurs qui voyagent « depuis la nuit des temps » avec audessous d'eux « colonies israéliennes, immeubles palestiniens » mais aussi des casernes, des barrières, des routes de contournement, un monde aux multiples facettes. Le lecteur, habitué à ce que la narration indique la marche à suivre, est déconcerté : des chapitres numérotés, parfois d'une seule phrase, parfois de plusieurs pages, au gré d'un narrateur tout puissant et qui exerce les mille et une facettes de son savoir. Déconcerté aussi par les digressions, dont on peut s'étonner de leur apparente présence dans l'histoire essentielle. Mais tout est essentiel dans ce roman, du dernier repas de François Mitterand, la tête dissimulée sous une serviette blanche pour sentir les fumets d'un ortolan, à l'histoire improbable (et pourtant vraie) de l'Israélien Rami Elhanan et du Palestinien Bassam Aramin. Ainsi débute le récit inattendu le plus surprenant, dans son architecture, le plus incisif, poétique, violent d'*Apeirogon* [1] qui, comme le titre l'indique, exhibe les « mille et une facettes » de l'interminable conflit israélo-palestinien mais aussi la rencontre, la reconnaissance de Rami et de Bassam, qui ne se connaissaient pas, qui auraient dû se haïr. Ce qui les rassemble ? Tous deux ont perdu à dix ans de distance leur fille, l'une, Smadar, la fille de Rami dans un attentat de kamikazes à Jérusalem. En quelques phrases, la vie et la mort revécue par le père « endeüllé » donnent la

mesure de l'insupportable. C'était le début de l'année scolaire et elle était partie acheter des livres. Et alors il a quitté l'autoroute, il est allé du commissariat à l'hôpital, une porte après une autre, la morgue, l'odeur d'antiseptique, une civière métallique, ces espaces de la mort qui vous glacent. Que faire de la haine, ne se serait-il pas réjoui si ça avait été l'Autre, une Palestinienne ? La fille de Bassam, Abir, en sortant de l'école pour s'acheter des bonbons, est abattue par un jeune garde-frontière israélien, une balle perdue. Peut-être. Elle a encore son uniforme : horreur de cette séquence, de l'impossibilité de sauver l'enfant à cause des interdits de « l'Occupation » et des checkpoints infranchissables même devant la mort à venir de la petite fille (le narrateur ne craint pas de décrire tous les détails, utiles, qu'importe, simplement de ce qui met fin à une vie, cette façon de donner au lecteur la précision de la réalité, quelle que soit la victime). Abir ne mangera jamais les bonbons enfilés sur une ficelle à la manière d'un bracelet alors que la balle qui l'a tuée a broyé « les os du crâne comme ceux d'un petit ortolan ». Et c'est ainsi que se construit ce texte, une image renvoyant à une autre et finalement tout fait sens. La mort, le sang. Sans pathos. Lors de l'attentat de Jérusalem, les secouristes arrivent quelques minutes après l'explosion (« anges de la mort »), amènent blessés et agonisants à l'hôpital et recueillent les fragments de corps : un doigt, un lobe d'oreille. Un pied encore dans sa chaussure... Ne pas mélanger le sang des victimes à celui des terroristes.

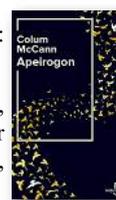
Puis ils disparaissent « emportant leur chagrin ». Au lecteur de construire leur histoire, le narrateur avec ces paragraphes qui s'entrecroisent joue sur la temporalité. Bassam et Rami s'engagent avec d'autres « endeüllés dans le « Cercle des parents » », organisent des conférences et même, quand ils le peuvent, voyagent de par le monde pour dire ce qu'est ce « conflit ». Rami, fils d'un rescapé d'Auschwitz, est « un Jérusalemite de la septième génération » qui a fait la guerre de Kippour. Bassam est né dans une grotte près d'Hébron. À 17 ans, pour avoir nargué les soldats israéliens, il est mis en prison, torturé, il y restera sept ans et ce sera comme un temps de formation malgré « la puanteur de la prison... un lieu qui débordait de pourriture ». Et en plus de l'ennui interminable des journées, couché, il y a l'humiliation constante, les habits enlevés, cagoulé, frappé jusqu'à l'évanouissement... Réveillé, « ses testicules étaient tellement gonflés qu'il pouvait à peine remuer les jambes pour sortir ». Mais c'est dans cet enfer qu'il rencontre un gardien, juif orthodoxe, avec qui il peut discuter, échanger, rire, rassembler. Et cette découverte quand, grâce à une petite télévision dans sa cellule, un documentaire pour la Journée de la Shoah lui révèle des scènes insoutenables, le martyr des déportés, crever de faim, s'écrouler dans des fosses, « voir le gaz sortir par le plafond... ». Pour Bassam, une autre vision de « l'Ennemi ». Comprendre. Lire Primo Levi, Adorno, devenir l'ami de Rami, «

lu par JEANNE LAFON-GALILI

devenir si proches qu'au bout d'un moment Rami avait l'impression que l'un pouvait terminer l'histoire de l'autre ». Dans ce jeu de construction virtuose, comme un immense écho, c'est l'histoire de ce terrible conflit dont Colum McCann nous montre les « mille et une facettes » (au passage celui de l'Irlande). La beauté des paysages, l'interiorité des personnages, voir qu'il existe d'autres Rami, d'autres Bassam, amis, « combattants de la paix ». ■

[1] Du mot grec *apeirogonos* : comportant une infinité d'angles.

* Colum McCann, *Apeirogon*, traduit de l'anglais (Irlande) par Clément Baude, Éd. Belfond, Paris, 2020, 512 p., 23 €.

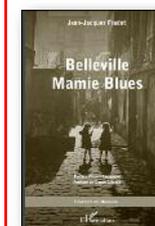


La PNM signale

Belleville MAMIE BLUES

Ce livre retrace l'histoire de la grand-mère de l'auteur, de sa naissance dans un *chtet* des environs de Tarnów en 1911, au Belleville de Willy Ronis, qui l'accueillit à l'aube de ses dix-huit ans. Ce furent les années folles, un bonheur entraperçu, puis vinrent la guerre, l'exil, la peur, avant la libération et une vie à reconstruire. Remontant le temps à la recherche de ses racines, l'auteur s'interroge sur l'héritage laissé par cette grand-mère. ■

Jean-Jacques Fradet, *Belleville Mamie Blues*, préf. Henri Raczymow, postface de Claude Lelouch, éd. L'Harmattan, Paris, 2020, 358 p., 29 €.



TRADUCTION

ANNE WEBER, DEUX LANGUES POUR PEINDRE LES COMBATS D'UNE RÉSISTANTE

par FRANÇOIS MATHIEU

Auto-traduction. Bilinguisme d'écriture. De quoi s'agit-il ? De l'écriture d'un seul livre, mais publié sous deux titres, deux œuvres écrites par un même auteur dans deux langues. Avouons-le, ce phénomène littéraire n'est pas courant et suscite notre admiration. C'est que, si traduire c'est « posséder une connaissance très sûre » de la « langue de départ » et de « la langue dans laquelle » le traducteur « s'exprime », sa « langue maternelle », ce n'est qu'exceptionnellement qu'un traducteur peut être « serviteur de deux maîtres » [1], sa langue maternelle et « une langue qu'il possède au même degré » [2] que celle-ci.

Quelques noms d'écrivains venus à l'auto-traduction pour des nécessités personnelles variées. Nancy Huston, dont le *Cantique des plaines* écrit dans sa langue maternelle, l'anglais, est refusé par des éditeurs anglophones, le traduit alors en français, et constatant que sa traduction serait meilleure que la version d'origine, poursuivra dès lors la « double écriture ». Si Samuel Beckett éprouve à certains moments de sa vie le besoin de s'auto-traduire en français, c'est qu'il lui semble difficile, absurde d'écrire en bon anglais, et que, ce faisant il veut se débarrasser de ses tics de langue. Il en résulte des textes, certes proches des originaux, mais empreints de nouvelles libertés. On doit aussi penser à Julien Green, Emil Cioran, Milan Kundera, Panait Istrati, Elsa Triolet, entre autres.



Et, aujourd'hui, à Anne Weber, auteure de onze œuvres publiées simultanément en allemand et en français, et traductrice d'une vingtaine de titres d'auteurs français en allemand et d'auteurs allemands en français.

Née à Offenbach-sur-le-Main, elle arrive à Paris en 1983 comme baby-sitter, poursuit des études de lettres à la Sorbonne, puis travaille dans l'édition. Elle commence par écrire en français, puis se traduit en allemand. Entre-temps, elle écrit en allemand et se traduit en français. Elle dit avoir traduit son premier roman écrit en français pour que ses parents et amis allemands puissent le lire.

Anne Weber vient donc de publier simultanément *Annette, eine Heldinnenepos* (Une épopée d'une héroïne) à Berlin [3], et *Annette, une épopée* à Paris*. Une sorte de second volet d'un diptyque dont le premier serait *Vaterland* [4] (Patrie) paru en 2015. Dans *Vaterland – Die Ahnen* en allemand, les ancêtres –, elle mène à travers ses propres aïeux paternels une enquête sur ses origines et sur les causes et fondements de l'idéologie mortifère nazie.

Annette, c'est Anne Beaumanoir, « héroïne » de *Annette, une épopée*, presque centenaire, entrée à dix-sept ans dans la Résistance communiste à Saint-Malo. Deux ans plus tard, à Paris, en dépit des règles de sécurité du réseau, elle sauve deux enfants juifs qui témoi-

gneront en sa faveur, lorsque, médecin et mère de deux enfants, elle sera jugée en tant que « porteuse de valises », membre français du FLN. Condamnée à dix ans de prison, elle s'évade et participe au ministère de la Santé du premier gouvernement algérien de Ben Bella, avant de devoir fuir devant le coup d'État de Boumediène. Rentrée en Europe, elle exercera la neurophysiologie aux Hôpitaux Universitaires de Genève. En 1996, elle sera distinguée par le mémorial *Yad Vashem* « Juste parmi les nations ».

Anne Weber, charmée par la vieille dame perpétuellement en lutte contre l'injustice, aurait pu écrire une biographie de convention. Au contraire, elle a choisi de composer dans ses deux langues une épopée en vers libres qui, en raison de ses propres interventions, va bien au-delà des faits [5], faisant ainsi d'Anne Beaumanoir une authentique héroïne littéraire. ■

[1] Pour reprendre le titre de la pièce de Carlo Goldoni, *Arlequin, valet de deux maîtres*.

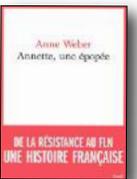
[2] Extraits du Code de déontologie de l'Association des traducteurs littéraires de France (ATLF).

[3] Prix du livre allemand 2020, l'équivalent allemand du prix Goncourt.

[4] Der Vater = le père, das Land = le pays.

[5] Anne Beaumanoir a elle-même écrit ses souvenirs dans *Le Feu de la mémoire – La Résistance, le communisme et l'Algérie, 1940-1965*, préface de Mohammed Harbi, Éd. Bouchène, 2000, 258 p.

* Anne Weber, *Annette, une épopée*, Éd. du Seuil, 2020, 240 p. 19 € – *Vaterland*, Éd. du Seuil, 2017, 240 p., 20 €.



Dos yidich vinkl - דאָס ייִדיש ווינקל



Yidich et philosophie grecque

Si je vous parlais d'Épicure ? « Ah oui », diriez-vous, un épicurien, je sais, un homme qui cherche le plaisir, un bon vivant, un jouisseur ! C'est bien ce qui est resté, dans le langage commun, de l'enseignement de ce philosophe. Moi-même, je l'ai longtemps vu sous les traits de Jacques Brel dans « *Mon Oncle Benjamin* ». Aussi, quel ne fut pas mon étonnement lorsque je lus que cet homme, qui vivait au IIIe siècle avant J.C., menait une vie simple et frugale, préférait l'eau au vin, était végétalien...

Ah, les réputations que l'on vous fait ont les dents longues et la vie dure...

Et le yidich, alors ? C'est que chez nous aussi, il a laissé des traces, Ἐπικούροϛ, Epikouros. En yidich, אַפיקורס, *Apikoyres*. Patronyme devenu nom commun.

Vos iz an apikoyres ? וואָס איז אַן אַפיקורס ? Qu'est donc un *apikoyres* ? En trois mots, un mécréant, libre-penseur, incroyant... *oy vey* ...

Pour être un *apikoyres*, il suffisait d'entrer dans la modernité, raser barbe et papillotes, abandonner le caftan pour un complet ou même opter pour une salle de bains !

Écoutez la berceuse : דײַן טאַטע, וויי צו זײַנע יאָרן, אַן אַפיקורס איז ער געוואָרן, *dayn tate, vey tsu zayne yorn, an apikoyres iz er gevorn*

חתונה מאַכן וויל ער דײַך, ווען דו וועסט אַלט ווערן אַכטצן יאָר, *khasene makhn vil er dikh, ven du vest alt vern akhtsn yor.*

Ton père, malheur, un *apikoyres*, est devenu !

Il veut te marier quand tu auras 18 ans !

Un mot à forte charge négative en yidich !

Le proverbe dit : אַז גאָט וויל שטראַפֿן אַן אַפיקורס גיט ער אים אַ פֿרום ווייב. *Az got vil shtrofn an apikoyres, git er im a frum vayb !*

Lorsque Dieu veut punir un *apikoyres*, il lui donne femme pieuse !

Mais Épicure lui-même ? Nait-il l'existence des dieux ? Point du tout ! Les dieux existent et restent dans un état de béatitude permanent, n'interviennent pas dans la vie des hommes et ne sont donc pas à craindre.

Ne pas craindre Dieu ? Mais alors, finis, les 10 Jours Terribles, finie la crainte de ne pas être inscrit dans le « livre des vivants », finie la Loi religieuse !

Dans le monde grec, comme dans la אַלטער היים, *alter heym*, le vieux monde du yidichland, une théorie dangereuse, qui explique les outrances dont on l'a accusée.

En ce sens, en URSS, parut de 1923 au début des années 30, une revue en yidich, antireligieuse. דער אַפיקורעס – *Der Apikoyres*.

Est-ce à dire que l'*apikoyres* n'avait plus sa place parmi les yidichophones ? ce serait compter sans le *yidisher tam* et son aptitude à rapprocher les montagnes : humour !

- Moyshela rencontre Hershele: « *vos hert zikh ?* Quoi de neuf ? On raconte que tu serais devenu un mécréant, un *apikoyres* ! dis-moi ! »

- Hershele de s'esquiver : « Pas maintenant, je suis pressé ». *Avek* ! Il s'en va. Trois jours plus tard, Moyshela l'aperçoit, fonce, l'intercepte.

- « Oy Hershele, cette fois, dis-moi la vérité ! »

- « *Nu, emes*, c'est vrai ! Je suis un *apikoyres* ! Il n'y a pas de Dieu ! Balivernes inventées. Rien ! »

- Moyshela s'étonne puis dit : « Bon, tu es libre ; Mais pourquoi ne pas l'avoir dit, la première fois ? »

- « *Vos ? Shabes* ! Quoi ? Le jour du shabbat ? *bist meshuge* ? Tu es fou ? »

Lomir zikh trefn in a khoydesh arum oyf undzer yidich-vinkl.

Retrouvons-nous dans un mois dans notre coin du yidich ■

Regina Fiderer

TRÉSORS DU CINÉMA YIDICH : CINQ DVD RESTAURÉS par LOBSTER

Le DVD de *Lang iz der weg* (La route est longue, 1948) avec ses stock-shots [1] de l'armée US, sa perspective du *Eretz Israël*, comme dans les courts métrages qui suivent, est de pauvre intérêt. Les vrais trésors du cinéma yidich se trouvent dans les autres DVD [2].

Le bonus *Nous continuons* (Mir Zenen do, 1946), tourné par l'UJRE [3], montre les maisons de sa *Commission centrale de l'enfance* accueillant les enfants de déportés. On y répare les traumatismes de la guerre et des persécutions qui ont brisé l'enfance, par l'éducation et les soins, et on y maintient vivant l'esprit de la Résistance. Des milliers d'enfants ont séjourné dans les maisons d'Andrésy, Montreuil, Aix-les-Bains, Le Raincy, Sainte-Maxime... belle vitalité de l'organisation alors en plein essor.

Le Dibbouk, unique survivant de la production yidich polonaise d'avant 1939, adapte la pièce écrite par Anski à partir de légendes hassidiques des *chietls* : âme maudite errante, le *dibbouk* se réincarne dans le corps humain ou l'animal. Nissan et Sender, jeunes hassidim, se promettent de marier entre eux leurs futurs enfants. Sender perd sa femme mettant au monde Lea et Nissan meurt après la naissance de Hanan. Sender veut un gendre fortuné mais Lea aime Hanan qui est pauvre. Hanan, qui invoque Satan et la cabale pour ne pas perdre Lea, meurt terrassé. Lea refuse un mariage forcé. Elle supplie Hanan de quitter sa tombe pour venir la prendre lors de ses noces. Possédée, elle

mourra exorcisée. Dans cette fascinante légende, les morts et des vivants transcendent l'espace et les amants s'unissent dans cet au-delà. Le film subit l'influence du cinéma expressionniste par son usage de la lumière, et le jeu des acteurs hérite de celui du théâtre Habima des années 1920. Le bal hiératique de la noce, le grotesque des masques, font songer aux scènes de carnaval peintes par Ensor ou Bruegel. La mise en scène du thème de la possession n'est pas sans évoquer le cinéma de Murnau que Michael Waszinski admirait. Ici, les forces obscures renvoient l'homme à sa solitude et à sa détresse devant le mystère de la vie et de la mort.

Tevye le laitier (*Tevye der milkhiker*, 1938), tourné aux États-Unis par le grand acteur du théâtre yidich Maurice Schwartz, adaptant un texte de Cholem Aleikhem, ne retient que le destin de la troisième fille de Tevye : Khave épouse un catholique et se convertit. Maurice Schwartz change la fin du récit car Khave revient près de son père et retourne à la foi juive. Expulsés du village, Tevye et sa famille iront en Palestine alors que l'écrivain avait choisi de leur faire prendre l'exil en Amérique. Un bon film, où il faut saluer d'excellents acteurs.

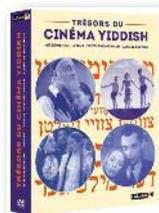
Alexander Ford a déjà tourné onze films quand le Bund lui confie la réalisation de *Mir kumen on* (*Nous arrivons*, 1936) pour collecter des fonds destinés au sanatorium *Medem*. Près de Varsovie, celui-ci accueille des milliers d'enfants juifs des quartiers pauvres en prévention et traitement de la

tuberculose. Ce film superbe est dirigé de main de maître par Alexander Ford qui allie l'efficacité du montage à la beauté d'images alliant réalisme et poésie. Il s'ouvre sur les quartiers ouvriers de Varsovie avec ses maisons insalubres, ses travailleurs et ses enfants aux visages fatigués. Autre monde, celui du sanatorium avec ses intérieurs clairs, son superbe parc à la nature généreuse, ses équipements modernes. Les enfants aidés des adultes y administrent une République autogérée : la classe ouvrière juive polonaise, prenant en mains les questions sanitaires, pédagogiques et de loisirs, nous donne une belle leçon de qualités organisationnelles, mais aussi de chaleur humaine et de fraternité. Les enfants et une chorale d'ouvriers mineurs, en treize chants d'espoir, nous appellent à bâtir un monde meilleur dont l'hymne est *Mir kumen on*, chant de « la Jeune Garde du prolétariat qui avance ». Ce chant sera tué en plein élan : en 1942, les nazis envoyèrent mourir à Treblinka tous ceux, enfants ou adultes, qu'ils trouvèrent là. Mais leurs visages gravés dans la pellicule demeurent riches à jamais de poésie, de joie et d'un avenir meilleur. ■

[1] **Stock-shot** : série d'images ou séquence vidéo empruntées à des documents d'archives et insérées dans une autre œuvre.

[2] Trésors du cinéma yidich, coffret de 5 DVD, livret de 32 p., éd. Lobster, 2016, 35 €.

[3] Tourné par M. Bahelfer, O. Fessler, A. Hamza, Ilya Holodendo, O. Weinfeld



LES MARX BROTHERS

Qui ne connaît les extravagants Marx Brothers ? Probablement personne. Leur renommée est égale à celle de Charlie Chaplin. La famille Marx est l'image et l'accomplissement du rêve américain. En 1878, Simon Marris, un juif strasbourgeois, décide à l'âge de 17 ans de fuir vers l'Amérique les lois répressives de l'occupation allemande.

À New-York, il devient Sam Marx et un très mauvais tailleur, raison pour laquelle il change de métier. Il rencontre une jeune juive allemande Miene « Minnie » Schoenberg, dont le père est ventriloque et la mère harpiste. Ils auront, de 1896 à 1901, cinq fils : Léonard « Chico », Adolph « Harpo », Julius « Groucho », Milton « Gummo » et Herbert « Zeppo ».

Qui pouvait prévoir la carrière internationale de ces gamins, pauvres mais doués, poussés par leur mère vers le monde du spectacle ? Elle prend en main leur éducation. Ils apprennent à danser, à chanter, à jouer de divers instruments. Minnie, dont l'oncle Al est connu au music-hall dans le duo comique *Gallagher et Shean*, nourrit de grands espoirs pour l'avenir artistique de ses fils. Groucho commence à se produire au music-hall à l'âge de 15 ans. Deux ans plus tard, rejoint par Harpo, il forme avec une chanteuse « *The three nightingales* ». Ils voyagent dans les coins reculés des États-Unis, gagnant trois sous avec difficulté. C'est le début de ce qui fera leur succès, un comique surréaliste, délirant, jouant entre autres sur les appartenances ethniques, ce que le public adore : Groucho, garçon boucher, chantant avec un fort accent allemand, Harpo et Gummo en élèves juif et irlandais, Chico les rejoint avec l'ac-

cent italien déjà expérimenté dans les rues de New-York. Dans la comédie musicale *Home Again* créée par leur oncle, Harpo n'a que quelques répliques. Cet état lui convient, il décide donc de ne plus parler. Il sera ce personnage lunaire, muet, jouant à merveille de la harpe et du piano. Ils sont sur scène à Broadway et acquièrent une solide renommée avec, enfin, des productions à gros budget – oubliées les petites productions minables.

Leurs personnages évoluent et deviennent ceux que nous connaissons : Harpo tourné vers la pantomime, avec sa perruque et son pantalon trop grand ; Chico et son chapeau ; Zippo, qui a remplacé Gummo engagé dans l'armée, jeune homme bien élevé et Groucho avec ses énormes moustaches et son cigare démesuré. Celui-ci devient un personnage légendaire, il accoste des étrangers, et si ce sont des femmes, elles ne demeurent pas étrangères si longtemps... Il donne sa démission d'un club de Hollywood en ces termes : « *Veuillez accepter ma démission : je me soucie peu d'appartenir à un club qui veut bien me compter parmi ses membres* ».

Les Marx Brothers sont considérés comme des comiques mais leur impudence est en réalité de l'esprit. Groucho, ancien élève de l'école communale, a de nombreux amis écrivains. Quand les éditeurs Simon et Schuster lui demandent de publier sa correspondance, il leur télégraphie : « *Votre lettre reçue et brûlée sans délai. Préfère*



Chico, Groucho, Harpo et Zeppo (1930)

qu'aucun étranger ne fourre son nez dans mon courrier. Discuterais volontiers question plus en détail mais ma secrétaire a rendez-vous dans 5 mn. – *Avec Moi.* » Harpo, qui fréquente lui aussi des écrivains, jouait les illettrés ; Chico l'insouciant, perdait son argent au jeu.

La Paramount tourne des films avec les Marx Brothers dont *Monkey business* dans

lequel deux gangsters rivaux montés sur le même paquebot tentent de s'entretuer. Scènes comiques, courses-poursuites et répliques insensées. *Plumes de cheval* reprend des gags d'*Animal crackers*, celui notamment où Harpo laisse tomber de sa manche un service d'argenterie et une cafetière. Les films se suivent, plus hilarants les uns que les autres, ainsi que les émissions de radio. Des scènes de leurs films sont restées célèbres, ainsi, dans *Une nuit à l'opéra*, celle où Chico et Groucho doivent signer un contrat, mais le stylo n'a pas d'encre et Chico se dit incapable d'écrire, un dialogue qui tourne à l'absurde. Après le cinéma, la télévision (Groucho animateur, Chico et Harpo *guest stars*), ils changent d'orientation.

Les frères Marx ont marqué à jamais le monde du spectacle. Ils avaient le don unique de provoquer le rire, la surprise, grâce à leur humour poétique et à la profonde tendresse qui les unissait. Les surréalistes voyaient leur comique comme un « *hymne à l'anarchie et à la révolte intégrale* » et Woody Allen déclarait : « *Je suis marxiste tendance Groucho* ». ■

MARC CHAGALL ET LES REVUES JUIVES

par GÉRARD-GEORGES LEMAIRE

(Suite de la Une)

Dans l'Empire russe, où les Juifs étaient marginalisés et parlaient yidich, il est évident que ces expressions artistiques populaires, qui se sont développées au moins jusqu'à la fin des années 1930, quand Staline a favorisé l'enseignement dans cette langue, ont connu un incontestable succès. Mais l'avènement de l'art moderne a convaincu nombre de peintres et de sculpteurs juifs d'embrasser la révolution formelle. Tel fut le cas d'El Lissitzky, qui a produit des illustrations pour *Had Gadia* [1] tout en poursuivant des recherches formelles d'avant-garde.

À Paris, nombre de créateurs d'origine juive ont contribué à l'essai d'un art « révolutionnaire » comme Soutine, Modigliani, Krémègne, Pascin, Kikoïne, Zadkine, Kisling, Marcoussis (pour ne citer qu'eux). Il n'y a plus beaucoup de traces de leur judéité dans leurs œuvres ! La grande référence plastique de Modigliani était la Renaissance italienne !



Chagall l'admirable
Texte de Louis Aragon, Maeght éditeur, mai 1972

Le cas de **Marc Chagall** (1887-1985) est plus complexe. En premier lieu, il a tenu à représenter l'univers enchanté de son enfance, celui de sa ville natale, Vitebsk, au sein d'une famille croyante. Figuratif, il relate cette sorte d'autobiographie en créant un univers fantasmagorique, où les personnages volent dans le ciel. L'imaginaire ne fait qu'embellir ses souvenirs et les rendre presque magiques. Il a maintenu cette ligne de conduite pendant la période révolutionnaire et a créé en 1920 les merveilleux décors du Théâtre d'art juif d'État dont subsistent sept panneaux qui sont de réels chefs-d'œuvre.

Arrivé à Paris après un bref



Chagall, in catalogue de l'exposition
De couleur et d'encre



Marc Chagall, Couverture de la revue *Shtrom*, 1920

Ses tableaux ont beau se peupler de tours Eiffel et de christs en croix, son bestiaire fabuleux qui fait penser aux anciens abécédaires demeure, lui, inchangé avec ses rabbins aux longues tresses et son poétique violoniste volant. Chagall n'a jamais cessé de publier dans des revues juives. Il a d'abord collaboré à *Shtrom* (qui signifie : *Le courant*), une revue mensuelle publiée en yidich de 1922 à 1924. Il en a dessiné la couverture, en utilisant les lettres hébraïques du titre qui se déroulent comme une bandelette de la Torah. Cette revue, qui a été le premier périodique littéraire soviétique de langue yidich, fondé par Yekhezki Dobsrushin, Nokhem Oyslender et Arn Kurshnirov, représentait la tendance la plus progressiste de l'intelligentsia juive réunie à Moscou. Mais son tirage n'a jamais excédé les trois mille exemplaires. Chagall y a donné plusieurs séries de dessins. Il a aussi des relations étroites avec la revue *Khaliastra* (qui



Chagall, in catalogue de l'exposition
De couleur et d'encre

séjour à Berlin, il ne change pas son mode d'expression, même si son style évolue. Avant cet exil volontaire, il avait déjà collaboré à des revues [2] telles que *Les Soirées de Paris*, *Lacerba*, ou *Der Sturm*. Il illustre de grands livres comme *Deuil* de David Hofstein (1922), *Les âmes mortes* de Gogol (1924), *Les Fables* de La Fontaine, commandées par Ambroise Vollard, ou encore *La Bible* que le marchand d'art n'a pu publier de son vivant.



Bimensuel d'art publié à Berlin
(1910-1932)

poète Uri-Tsvi Grinberg, qui s'est beaucoup intéressé à l'art populaire juif. Mais il s'est aussi voulu progressiste et a écrit un poème en ce sens :

« Nous les jeunes,
Nous – une bande joyeuse et chantante
Nous allons par des routes inconnues
En des jours profonds de mélancolie
En des nuits d'effroi. »

L'artiste y a fait paraître la reproduction de *La Tombe du père* (1922) et de son *Autoportrait* (1922).

Il a aussi pris contact avec la revue *Literarichè révi*, dirigée par Oser Warszawski qui en publie le premier numéro à Paris en 1926. Après quoi, cette source semble s'est tarie pour le peintre. Il n'en continue pas moins à donner ses œuvres aux précédentes revues jusqu'à leur

rapide disparition. Après la fin de la dernière guerre, il devient un collaborateur régulier de *Di Goldene Keyt* (ce qui veut dire : *La chaîne d'or*), revue littéraire fondée en 1949 à Tel-Aviv/Jaffa par la Histadrout et dirigée par Avrom Sutzkever. Il en a dessiné la couverture en 1967.

S'il est devenu très tôt un artiste universel, Marc Chagall (né Moïse Segal) est resté fidèle à ses origines modestes : la poésie de la vie à Vitebsk (Biélorussie) où il avait vu le jour n'a pas

un instant disparu de sa pensée et de son art. ■



Les Lettres françaises

[1] *Had Gadia* : titre emprunté à la célèbre chanson psalmodiée lors du dernier office de la Pâque juive, qui illustre entre autres la justice divine et symbolise selon certains les tribulations du peuple juif – l'agneau – jusqu'à son arrivée en Israël. (https://fr.wikipedia.org/wiki/Had_Gadia)

[2] L'exposition *De couleur et d'encre, Marc Chagall et les revues d'art*, est visible au musée national Marc Chagall de Nice jusqu'au 11/01/2021. Catalogue : Éd. de la RMN-Grand Palais, Paris, 164 p., 39 €.